

AKISU

Une nouvelle dans l'univers de KURO
par Armyrn

Re transcription de l'enregistrement retrouvé dans l'appartement 211 de l'immeuble Hinan, quartier Harajuku.

†††

Ce soir, je ne serai plus. Cette certitude grandit en moi depuis l'aube et me tétanise d'effroi. C'est seulement au prix d'un colossal effort, que je suis enfin parvenue à activer ce satané enregistreur vocal. Je laisse ici mon histoire, si le temps me le permet, pour que demeure une trace de mon existence et de cette maudite période, et afin de mettre en garde quiconque écouterait cet enregistrement qu'il doit se résigner par avance : la mort attend à chaque coin de rue et peut revêtir diverses formes, des plus belles aux plus abjectes, et il n'est aucune échappatoire... ainsi en va-t-il aujourd'hui à Shin-Edo. Laissez-moi vous raconter à présent ma rencontre avec elle.

C'était un soir comme tous les autres dans le quartier Harajuku, et je m'adonnais à mon activité fétiche depuis le début du blocus : la picole consciencieuse et forcenée. Bon nombre d'entre nous, pauvres étudiants désabusés, pratiquent avec passion cette forme d'art qui consiste à s'abandonner complètement aux brumes éthyliques, comme l'auraient dit certains poètes en des siècles plus heureux. En un mot, cela consistait à se mettre complètement minable pour oublier dans quel merdier nous sommes tous. Parce qu'il faut savoir qu'ici, tout le monde pense, tout le monde angoisse, tout le monde souffre, mais jamais personne ne se plaint ni ne dit mot. C'était comme ça au Japon en 2046, et plus encore à Shin-Edo, dans cette satanée prison qui vous aurait fait passer la cuvette de Diên Biên Phû en 1954 pour une colonie de vacances.

Ici, la coutume était à la négation de ses malheurs pour mieux les occulter. Foutaises que tout ça ! Bien sûr, me direz-vous, moi je l'ouvre et dis ce qui me tracasse. Ok, je l'avoue bien humblement. Mais cette tare culturelle s'explique principalement par mon origine française. Dans mon pays, se lamenter et gueuler est une véritable philosophie de vie. Ce que je fous ici alors ? Comme beaucoup de ressortissants étrangers, je me suis retrouvée coincée dans ce borbier le 4 mai dernier, alors que je ne devais rester que quelques mois afin de parfaire ma thèse en histoire contemporaine dans l'une des universités de Shin-Edo.

Ce soir-là, hier soir précisément, j'étais affalée sur un siège du bar Buruburu, un endroit miteux, entièrement décoré selon l'esthétique des vieux films d'horreur nippons à la *Dark Water* ou *Ring*. Là, je jetais nonchalamment mes yens sur le comptoir et observais avec attention les gestes calculés et répétitifs du barman. Ce dernier, un androïde artificiel, grimpé et boursoufflé comme un cadavre de noyé, s'appliquait avec un soin particulier à engloutir mon argent dans un tiroir et à veiller à ce que mon verre soit toujours plein. Un comportement binaire, un comportement de machine en somme. Foutus robots, il n'y a rien à tirer d'eux que notre propre perte ! Vous verrez bien que d'ici peu ils nous auront tous remplacés, d'autant qu'ils coûtent moins cher en bouffe que nous. Et par les temps qui courent, c'est un aspect non négligeable.

La pisse infâme que le tas de ferraille me versait, un ersatz de vodka de facture nippone expérimenté depuis l'incident Kuro, me brûlait la gorge et me cognait sérieusement le crâne depuis une vingtaine de minutes quand l'*Akisu* fit irruption dans le bouge. L'*Akisu*, c'était le nom que l'on

donnait à un type bizarre que tous les habitués des quartiers mal famés de la ville connaissaient bien. L'Akisu, le rôdeur. Quelques mois seulement depuis sa première apparition avaient ainsi suffi à ce que ce surnom lui soit accolé et comme marqué au fer rouge sur le front par les noctambules dans mon genre. Une étrange silhouette au dos voûté et à la mise toujours défraîchie, comme supportant le poids de plusieurs vies de malheurs, un visage vieilli avant l'heure, aux traits constamment tirés par la fatigue, dévorés par l'angoisse et aux yeux sans vie. Telle était l'atroce vision à laquelle nous avons droit à chaque fois que nous l'apercevions. Bref, un parfait produit de nos temps dégénérés !

S'il était en effet une évidence que nul ne pouvait contester depuis le blocus, c'était bien la nouvelle situation économique dans laquelle se trouvait à présent le Japon : un véritable cataclysme qui s'annonçait bien pire encore que celui qu'avait connu la Russie après l'effondrement du bloc soviétique, il y a de cela plus d'un demi-siècle. S'il existait en effet de nouveaux riches, comme ces génocrates bourrés de pognon qui demeuraient enfermés dans leurs tours d'ivoire, il existait aussi de plus en plus de pauvres hères comme notre Akisu, des gens ruinés qui n'attendaient plus rien de leur existence, passaient leur temps à errer, vivaient d'expédients et convertissaient ensuite leur maigre pécule en drogues diverses leur permettant tout juste de survivre une journée de plus. Difficile de prévoir combien de temps allait durer cette situation, ni même si la tendance pourrait un jour être inversée. Toujours est-il que la rencontre de créatures comme ce rôdeur vous rappelait sans cesse l'urgence et la gravité de notre condition. Je ne vous avais pas dit que c'était un beau merdier ici ?

Ainsi l'Akisu venait-il de franchir le seuil du Buruburu de sa démarche pesante, et se dirigeait à présent vers le bar en progressant laborieusement à travers un dédale de tables enchevêtrées. Arrivé à ma hauteur, il se laissa choir lourdement sur un tabouret à suspension situé à ma droite, et posa une main à plat sur le comptoir en libérant la multitude de piécettes qu'elle contenait – probablement toute sa fortune –, puis fit un signe complexe de sa main libre à l'artificiel afin de passer commande. Immédiatement, ce dernier sortit d'une de ses poches un petit papier plié en forme triangulaire qu'il fit glisser sous la main du rôdeur. Vous aviez deviné bien sûr, notre homme venait là chercher sa dose de psychotropes. Le Buruburu était d'ailleurs bien connu pour faire le trafic de toutes sortes de produits illégaux, des nobles aux plus vils, et s'était même fait une certaine renommée en refourguant une dope surnommée le « Triangle des Bermudes », celle-là même que l'Akisu était en train d'extraire de son emballage. Cette drogue, arrivée sur le marché à la fin du printemps, avait d'emblée connu un franc succès. Son appellation populaire provenait autant de sa forme triangulaire que de ses propriétés hallucinogènes, qui vous donnaient parfois l'impression, disait-on, de perdre pied et d'être aspiré dans un gouffre sans fin et tourbillonnant, tel un avion ou un bateau attiré par le magnétisme étrange du vrai Triangle des Bermudes. Cette effroyable came vous conférait ainsi la parfaite sensation de ne plus toucher terre, de ne plus être dans le réel, de ne plus être cloîtré dans cette tombe qu'est Shin-Edo. Une déconnexion totale qui suffisait amplement à expliquer la popularité de ce nouveau paradis artificiel.

Avec beaucoup de soin, le rôdeur défit ainsi l'emballage rudimentaire qui protégeait son précieux remède, puis, non sans avoir jeté de petits regards furtifs à ses côtés, le plaça sous sa langue et sortit du même pas maladroit qui l'avait conduit jusqu'en ce lieu.

En y repensant, je ne sais ce qui me poussa à m'élancer à sa suite. Peut-être avais-je pris ce type en pitié et voulais-je lui filer un coup de main salutaire. Peut-être sinon est-ce ma perversité qui m'incita, à l'inverse, à saisir l'occasion d'explorer les tréfonds de la déchéance humaine, à essayer de la toucher du doigt comme pour mieux goûter à ce qui allait inévitablement nous tomber sur le coin de la figure. Mais peut-être finalement était-ce une plus impérieuse raison qui m'obligea alors à sortir et à signer ainsi ma condamnation.

D'un bond donc, je me dressai sur mes guiboles fatiguées et me dirigeai vers l'entrée. Légèrement étourdie par ma soudaine précipitation au moins autant que par les effets de l'alcool, je m'adossai un moment à la porte une fois le seuil franchi afin de reprendre mes esprits. L'obscurité et le silence opaques qui régnaient dans les ruelles attenantes étaient à vous glacer le sang, et contrastaient fortement avec l'ambiance chaude et colorée qui baignait le Buruburu. Faut dire aussi que je ne m'attardais jamais dans les venelles putrides des bas quartiers. Véritables coupe-gorge en puissance, il s'y passait depuis l'Incident Kuro, et selon les quelques rumeurs que l'on pouvait glaner de-ci de-là, d'étranges pratiques à l'abri desquelles tout esprit sain se devait de se garder. Et comme mon but premier n'était pas de faire du tourisme à la belle étoile, je me décidai, non sans avoir hésité à revenir sur mes pas, à m'activer pour retrouver l'Akisu. Il n'avait d'ailleurs pas pu aller bien loin. Me souvenant de l'existence d'une planque à clodos située à une centaine de mètres de là, je partis logiquement dans cette direction, ajustant machinalement mes pas au martèlement qui me défonçait le crâne. Quelques minutes à peine me furent nécessaires pour débusquer mon homme là où je l'avais imaginé. Et la scène qu'il me fut alors donné de voir étancha non sans peine ma soif de curiosité.

Le corps souillé d'immondices et parcouru de tremblements, l'Akisu était agenouillé dans une répugnante flaque de boue et de pisse. Ses yeux étaient vitreux et avaient pris une étrange teinte laiteuse. Ses lèvres frémissaient et laissaient échapper un unique son à peine audible en un flot ininterrompu et semblable à une plainte ou une litanie. Lorsque je fis irruption dans l'impasse déserte où il se trouvait, son attitude changea soudainement. Ses bras à présent tendus devant lui à la manière d'un automate, les doigts crispés, il paraissait désespérément vouloir agripper quelque chose qui se trouvait dans ma direction et que lui seul pouvait voir ; son corps famélique tressautant et se tordant de mille horribles façons à chacune de ses tentatives.

La vue de cet atroce spectacle me rendit honteuse, et je maudis alors la détestable curiosité qui m'avait poussée jusqu'ici. L'écœurement ressenti était même si fort qu'une violente nausée s'empara de moi, me fit tituber et manqua de peu de me faire rendre tout l'alcool ingurgité ces dernières heures. Je savais qu'il me fallait quitter ce lieu, mais quelque chose ou quelqu'un en avait décidé autrement. Je me sentis en effet poussée vers l'avant, alors même que tout mon être réclamait le contraire. Et à mesure que mes pas me rapprochaient de l'Akisu, un malaise inexplicable grandissait en moi. Des bouffées de chaleur m'assaillirent brutalement. Mon souffle devint court. Je voulais fuir au plus vite cet endroit de malheur, mais je n'étais plus maître de moi. Un puissant haut-le-cœur me souleva. Ma vue se brouilla. Et puis se fut enfin le calme et l'obscurité, l'apaisement ; je m'étais évanouie.

Quand je revins à moi, ce fut pour découvrir, penché au-dessus de moi, le pâle visage baigné de larmes de l'Akisu. Celui-ci, les yeux clos, me tenait affectueusement dans ses bras tout en chantonnant la berceuse *Akatombo*. Je ne sais pourquoi cette comptine résonna étrangement en moi, comme un écho de souvenirs passés, mais je dois reconnaître que je me sentais bien en cet instant et ne désirais rien d'autre que suspendre le cours du temps. Me perdant dans la contemplation de cette triste figure qui me semblait inexplicablement familière, j'essayai tant bien que mal de comprendre les sentiments contraires qui m'animait alors. J'aurais dû logiquement repousser cet homme et prendre mes jambes à mon cou. Mais au lieu de ça, je prenais un plaisir infini à demeurer tendrement lovée contre son corps chaud et rassurant, espérant que ma tête pourrait indéfiniment reposer sur son maigre torse.

J'ai bien conscience que mon récit doit être difficile à suivre, mes souvenirs étant encore passablement entremêlés et ne correspondant bien souvent qu'à de vagues et confuses impressions. Néanmoins, il est une chose dont je me rappelle avec une incroyable précision, c'est le récit que

l'*Akisu* me donna à entendre ce soir-là. Après d'interminables minutes où sa voix mélodieuse semblait comme suspendue dans le vide qui paraissait nous entourer, l'homme se pencha au-dessus de moi, plongea longuement son regard dans le mien, me sourit affectueusement, puis me dit : « Je vais te raconter une histoire, ma chère petite, une histoire des plus cruelles... la mienne ».

Avant le jour du grand bouleversement que tout le monde appelle l'Incident Kuro, je menais une existence privilégiée. J'étais le patron réputé et admiré d'une zaïbatsu spécialisée dans la fabrication et l'export de technologies de pointe. A ce titre, je disposais d'une fortune personnelle confortable sans être considérable, et je menais un train de vie aisé sans pour autant qu'il soit indécent. En effet, j'avais toujours préféré, et de loin, une vie simple à une débauche de luxe. À dire vrai, si j'avais toujours considéré l'argent comme un mal nécessaire, je l'envisageais depuis la naissance de ma fille surtout comme un moyen de la rendre heureuse en lui donnant tout ce qu'elle désirait. Junko était tout pour moi et je voulais être tout pour elle ; elle était ma seule famille et mon unique raison de vivre. Peut-être pouvait-on considérer qu'agir de la sorte était un moyen déguisé pour compenser l'absence de sa mère, et ce ne serait sans doute pas totalement exagéré que de le penser, même si cela ne saurait rendre l'amour incommensurable que nous éprouvions l'un pour l'autre. Sa mère nous avait en effet quittés dans les mois qui suivirent la naissance de Junko, après avoir pris conscience qu'elle avait fait la plus grosse erreur de son existence en épousant un homme d'affaires déjà marié à son travail. Elle partit ainsi un matin, sans se retourner, sans nous dire au revoir, sans même embrasser la petite que de toute façon elle n'avait jamais désirée. Elle partit ainsi, et nous ne la revîmes jamais plus. Depuis lors, même si mon travail était prenant et m'empêchait parfois de passer autant de temps que je l'aurais voulu avec ma fille, j'ose affirmer que nous avons vécu tous les deux dans le bonheur, du moins jusqu'à ce que l'Incident Kuro ne vienne bouleverser notre paisible existence.

Ce jour-là, le 4 mai dernier, le ciel était dégagé et nous avions voulu profiter du soleil printanier pour aller nous promener un peu dans les allées du parc Ueno. Cet endroit avait toujours été le lieu de balade préféré de Junko. Elle en adorait tout particulièrement ses rangées de cerisiers majestueux, ses odeurs mêlées de plantes et de fleurs, et le calme qui y régnait et vous coupait admirablement du fourmillement de la métropole. Le parc, cet après-midi-là, ne nous avait jamais paru aussi éclatant de beauté, et nous en avions alors d'autant plus profité qu'il nous avait semblé étonnamment désert. Je me souviens encore parfaitement de l'impression grisante que nous avions alors ressentie : que tout cet océan de verdure nous appartenait et nous était en fait réservé. Ma fille en était surexcitée et courait dans tous les sens en s'appliquant à faire voltiger sa robe afin que le tissu change de reflet à chaque ondulation. Elle était heureuse également du dernier cadeau que je lui avais offert, un authentique chapeau à l'anglaise que j'avais déniché dans l'une des boutiques les plus luxueuses de tout Ginza. Assis sur un banc, je m'amusais à admirer celle qui faisait ma fierté. Solidement campée sur ses petites jambes de fillette de dix ans, Junko arborait crânement son joli chapeau tout en mimant avec malice les grandes personnes qui se donnent de l'importance. Elle continua ainsi pendant de longues minutes, encouragée par mes rires répétés, jusqu'à ce qu'un grand vent ne se lève soudainement et emporte son précieux ornement au-dessus des arbres. Immédiatement, ma fille s'élança à travers les bosquets bordant le chemin, tout en criant et enjoignant à son chapeau de redescendre. Inquiet de ne pas la voir revenir au bout de quelques minutes, je m'élançai à sa suite au moment même où le vent paraissait s'intensifier, et pénétrai dans les bosquets, là où elle s'était engouffrée quelques instants auparavant. Le passage entre les arbres était en pente et j'entendis Junko en contrebas qui continuait d'appeler son chapeau. Me laissant guider par sa voix, je dévalai la petite butte aussi vite que possible jusqu'à déboucher dans un

Kuro est un jeu du 7^{ème} Cercle Copyright pour le logo
Meian site pour kuro : <http://kuro.tharaud.net>

espace plus dégagé. Là, le vent redoubla soudain de violence et me fouetta les chairs avec une virulence telle que j'en tombai à genoux. Je voulus me relever, mais tous mes efforts furent vains. Et c'est alors qu'une vive lumière jaillit dans le ciel et m'aveugla plus fortement que ne l'aurait fait un éclair nocturne, tandis que le vent hurlant de plus belle meurtrissait mes tympanes et me clouait toujours au sol dans la posture du pénitent. Je ne sais combien de temps je demurai là, interdit et incapable de ne rien faire. Quand mes sens me revinrent finalement, au bout d'un temps qui me parut interminable, je retrouvai le parc Ueno comme je l'avais toujours connu, magnifique et serein. C'était comme si ce qu'il venait de se passer n'avait été qu'un rêve. Je repris mes recherches et les poursuivis jusqu'à tard dans la soirée. Mais ni celles-ci, ni celles des jours qui suivirent ne me ramenèrent ma fille. Depuis, je vis partagé entre l'angoisse de l'avoir à jamais perdue et l'espoir de pouvoir un jour la serrer à nouveau contre moi.

La suite de ma vie de tous les jours se devine aisément, à quelques détails près. Suite au blocus et à la fermeture des frontières, ma société a fait faillite en quelques jours. Mon capital a ensuite été dilapidé par les investisseurs de ma zaïbatsu, qui tous cherchèrent dans ce difficile contexte à tirer leur épingle du jeu. Ecœuré par tant de malversations et n'ayant pas le cœur à batailler, je les laissai s'entredéchirer. Et force est de constater qu'ils firent bien leur affaire. En quelques semaines et sans même avoir eu le temps de m'en rendre compte, je me retrouvai ruiné et forcé de vendre tous mes biens pour éponger les dettes de ma boîte. C'est ainsi que je fus complètement dépouillé et mis au banc de la société, que tous mes anciens collaborateurs et amis me tournèrent le dos, et que j'en fus réduit à arpenter les rues et à fouiller les poubelles pour survivre. Mais peu m'importait de toute façon, mon attention et mon énergie étant entièrement absorbées par les recherches concernant ma fille. Un soir, alors que ma déchéance atteignait son paroxysme, quelqu'un me vanta les mérites d'une nouvelle drogue qui me permettrait, m'assurait-on, d'oublier tous mes malheurs quelques instants et de revenir à la situation tranquille d'avant l'Incident Kuro. Et moi qui n'avais jamais ni fumé ni même consommé d'alcool, j'acceptai alors naïvement du fond de mon trou cette main tendue. J'eus alors l'impression que mon âme se détachait de mon corps et se mettait à flotter. Pour une fois, dans toute cette lourdeur ambiante, je me sentis léger. L'air me soulevait et me brinquebalait au gré des sautes d'un vent aux accents rafraîchissants. Je ne pensais à rien d'autre qu'aux balancements que je subissais bien volontiers, quand soudainement je me sentis attiré vers le bas. Baissant le regard, je découvris avec surprise ma petite Junko accrochée à l'une de mes jambes, qui tirait avec force sur mon pantalon pour me ramener vers le sol. Me joignant à ses efforts, j'essayai tant bien que mal par diverses gesticulations de me rapprocher d'elle. Mais plus nous essayions, plus nous nous éloignions l'un de l'autre, nous séparant finalement au son d'une seule lamentation commune. Quand notre cri cessa enfin, je repris mes esprits dans le bar où le type m'avait vendu la came, les vêtements trempés de sueur et le menton taché d'écume.

Telle fut ma première expérience du Triangle des Bermudes. Depuis lors, à chaque nouvelle prise je retrouve ma chère petite, et à chaque fois je me rapproche un peu plus d'elle. Plus que quelques efforts et j'y arriverai. Il faut absolument que mon corps tienne encore un peu, car nos retrouvailles sont proches, je le sens. Ce n'est à présent plus qu'une question de temps.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais allongée sur le sol fangeux de la planque à clodos que j'avais visitée plus tôt. J'étais seule et transie de peur autant que de froid. Croyant tout d'abord à un rêve, les souvenirs me revinrent en masse dès que je parvins à me relever. Pourquoi l'Akisu avait-il voulu me raconter son histoire ? En quoi cela me concernait-il ? Et pourquoi cette désagréable sensation de déjà vu ne me quittait-elle pas ? Voilà où on en arrivait à toujours fourrer son nez où on ne le devrait pas. Mais c'était sûr, on ne m'y reprendrait plus. Tout ce qu'il me fallait à présent, c'était rentrer chez

Kuro est un jeu du 7^{ème} Cercle Copyright pour le logo
Meian site pour kuro : <http://kuro.tharaud.net>

moi, passer une bonne nuit de sommeil et oublier toute cette histoire. Le pas encore hésitant, je réussis tout de même à regagner mon appartement ce soir-là et à m'affaler sur mon lit.

Le lendemain matin, je fus tirée d'un lourd sommeil par une désagréable sensation de présence. Ouvrant timidement les yeux, je découvris, posé sur mon lit juste à côté de moi, un chapeau d'enfant dans le plus pur style londonien. Saisie d'effroi en me rappelant l'histoire de l'Akisu, je hurlai en balayant l'objet d'un revers de la main. Quelques instants plus tard, le temps de retrouver un peu de mon calme, je voulus aller chercher ce maudit chapeau, bien décidée à me débarrasser de lui pour enfin oublier toute cette histoire. Mais une sourde panique commença à me gagner lorsque je constatai qu'il ne se trouvait pas sous la bibliothèque, là où je l'avais vu disparaître. Qu'étais-je en train de vivre ? Était-ce un rêve ou un cauchemar ? Je voulus fuir immédiatement, me rendre dans des endroits bondés de monde et rassurants, mais encore une fois les choses ne se passèrent pas comme prévu. À peine avais-je attrapé ma veste que mes jambes se bloquèrent, complètement ankylosées, et me firent trébucher. Tombant à côté du lit, j'essayai tout de même de me traîner vers la porte en tirant avec force sur mes bras. Mais plus je progressais, plus mes muscles se contractaient et me faisaient me tordre de douleur. Et lorsque malgré tout je parvenais à avancer, ma tête se mettait alors à bourdonner affreusement et paraissait prête à exploser. C'était à n'y rien comprendre, mon propre refuge était devenu un piège. Renonçant finalement, je me résignai à attendre l'inéluctable issue à ce supplice. C'est alors que la température de mon appartement chuta de manière inexplicable. Puis un courant d'air apparut au centre de la pièce où je me trouvais, et se mua progressivement en un vent glacé qui acheva de me paralyser en me gelant les membres. Complètement groggy au bout de quelques minutes, je sombrai bien malgré moi dans un sommeil plus apparenté à un délire qu'à un véritable repos. Et peu à peu, la sensation de présence qui m'avait douloureusement tirée des bras de Morphée quelques heures plus tôt se fit à nouveau ressentir, mais cette fois-ci de manière agressive. On aurait dit comme de petites mains glacées qui me touchaient et me pinçaient la peau en divers endroits de mon corps, tandis qu'un murmure de paroles incompréhensibles et effrayantes sifflait à mes oreilles. Mais par-dessus tout, c'est l'impression que quelqu'un ou quelque chose cherchait à s'insinuer en moi qui m'arracha finalement un cri et me tira brutalement de ma torpeur. Depuis lors, le froid ressenti se fait toujours plus mordant, mes yeux se sont mis à me démanger horriblement et j'ai l'impression permanente que quelqu'un m'observe en silence.

Voici donc à quel calvaire je suis vouée depuis des heures. Et plus le temps passe, plus la certitude que ma fin est proche grandit en moi. J'aimerais pouvoir en dire plus, vous expliquer exactement ce que je ressens, mais à quoi bon ? De toute évidence, je vais mourir de froid d'une minute à l'autre. Et puis l'engourdissement que je ressens est si intense que j'ai un mal de chien à clarifier mes idées et à les exprimer. Mon corps entier n'est plus que souffrance.

Depuis cinq minutes, j'ai aussi le sentiment que quelqu'un approche lentement. Je le sens, je ne saurais expliquer comment, mais j'en ai l'intime conviction. Je ressens les raclements de ses pas lourds sur la moquette du couloir devant la porte d'entrée. Mon Dieu, pourquoi suis-je si terrorisée ? Ça y est, ça doit être mon heure. Allez, ne sois pas conne, ma fille, et ressaisis-toi, c'est juste un bad trip qui dure un peu trop. Mais qui est-ce que je veux convaincre là, hein ? Je sais très bien qui c'est. Je sais bien que c'est elle, que c'est la mort en personne qui vient me chercher. Allez, à défaut d'être forte ma fille, sois digne. Affronte ton destin et va voir ce qui t'attend dehors. Tiens, mes muscles me font moins mal qu'avant, peut-être vais-je enfin pouvoir fuir cet endroit de malheur. C'est dingue quand même, je n'ai jamais eu aussi froid de toute ma vie. C'est vraiment hallucinant, surtout que mes yeux, eux, me brûlent maintenant atrocement. Allez, encore un effort, la porte n'est plus qu'à deux pas à présent. Il faut que j'arrête de me frotter les yeux, plus je le fais, pire c'est ; ça m'irrite à

mort et ma vision se brouille. Mais qu'est-ce que c'est que ce truc poisseux sur mes mains ? Un miroir, vite, il faut que je regarde ça. Putain, mais mon visage est en sang, c'est quoi ce bordel ?! Et mes yeux, qu'ont-ils, on dirait... des yeux d'enfant !

[Un bruit de porte qui s'ouvre. Une voix masculine empreinte de gaieté]

Junko ! Dans mes bras, ma petite !

†††

La locataire de cet appartement, Mademoiselle Sophie Chatelier, demeure à ce jour introuvable. Les recherches n'ayant pas abouti après plusieurs mois d'enquête, le dossier est à présent clos et les investigations arrêtées.

Il s'agissait de la 323^{ème} personne portée disparue dans notre secteur depuis l'Incident Kuro. Puisse la tendance un jour s'inverser...

Commissaire Takano

27 décembre 2046.

KURO